



A QUI HACHEM DONNE-T-IL LA SAGESSE ? (PAR RABBI DAVID HANANIA PINTO CHLITA)

La Voie À Suivre VAYAKHEL

510

01.03.08

24 ADAR I 5768

Publication

HEVRAT PINTO

Sous l'égide de

RABBI DAVID HANANIA

PINTO CHLITA

11, rue du plateau

75019 PARIS

Tel: 01 42 08 25 40

Tel: 01 48 03 53 89

Fax 01 42 06 00 33

www.hevratpinto.org

Responsable de publication
Hanania Soussan

Dédié à la mémoire de
Esther Bachar Bat Avraham

GARDE TA LANGUE !

Autant que toutes

Les Sages ont dit : Pour trois fautes on punit l'homme en ce monde et il n'a pas de part au monde à venir. Ce sont l'idolâtrie, la débauche et le meurtre, et le lachon hara est aussi grave que toutes ensemble. Les Sages en ont apporté une preuve tirée de versets, et les Richonim ont expliqué qu'il s'agit de ceux qui ont pris l'habitude de commettre cette faute en permanence, et qui ne prennent aucune résolution de s'en garder, parce qu'alors cela devient pour eux comme permis.

(Hafets 'Haim)

Lis emportèrent de devant Moïse, pour la mettre en œuvre, toute l'offrande présentée par les bnei Israël pour l'exécution du saint ouvrage. Mais ceux-ci continuèrent de lui apporter, chaque matin, des dons volontaires » (Chemot 36, 3).

L'Écriture nous dit que les bnei Israël apportaient chaque jour de nouveau une offrande au Sanctuaire, non parce qu'ils ne pouvaient pas apporter toutes leurs offrandes en une seule fois, mais parce que chaque jour ils s'élevaient dans la sainteté, et considéraient leurs offrandes de la veille comme s'ils n'avaient rien apporté du tout. Ils apportaient donc de nouveau, et ainsi chaque jour, au point que Moché a dû leur demander d'arrêter.

Les Sages ont effectivement dit (Sifri VaEt'hanan 6, 8) : « Que les paroles de Torah ne soient pas à tes yeux comme des ordres anciens qu'on ne sait plus apprécier, mais comme quelque chose de nouveau qui attire tout le monde. C'est pourquoi chacun doit considérer son service de la veille comme s'il n'avait rien de consistant, pour éviter d'en arriver à l'habitude dans l'exécution des mitsvot et l'étude de la Torah, qui ne lui paraîtront plus neuves.

Un renouveau chaque matin

Pourquoi justement « le matin » ? On l'expliquer d'après les paroles du Arizal (Cha'ar HaKavanot) qui commente la phrase « Qui renouvelle dans Sa bonté chaque jour l'acte de la création » en disant que Hachem renouvelle les forces de l'homme chaque matin, ainsi qu'il est écrit (Eikha 3, 23) « Elles se renouvellent chaque matin, infinie est ta bienveillance ». Et de la même façon que le Saint béni soit-Il renouvelle la création chaque jour pour l'homme, l'homme doit lui aussi renouveler ses forces pour Le servir, afin que son service d'aujourd'hui soit autre chose que celui d'hier. C'est pourquoi les bnei Israël renouvelaient leurs forces chaque matin, de même que D. renouvelle leurs forces chaque matin, et leur service de la veille leur paraissait inconsistant.

Quiconque ajoute – on lui ajoute

Le saint Ba'al Chem Tov disait à ses disciples (voir le testament du Rivach, 2, 20) : « Qu'est-ce qui provoque que les talmidei 'hakhamim ne réussissent pas dans leur étude ? Qu'ils ne font pas attention au moment où ils se lèvent le matin au fait qu'ils doivent servir D. toute la journée. » En effet, le matin la pensée de l'homme est libre, et s'ils faisaient attention en se levant à servir Hachem, leur service porterait ses fruits. C'est pourquoi les bnei Israël apportaient leur offrande le matin : leur service de la veille leur paraissait négligeable, et le matin de chaque journée ils portaient attention à renouveler leur service ce jour-là.

On doit toujours ajouter dans ce qu'on fait au ser-

vice de Hachem chaque jour, renouveler ses forces et ajouter à ce qu'on a fait la veille. Les Sages ont promis (Ta'anit 30, 1) : « Quiconque ajoute, on lui ajoute ». Mais celui qui n'ajoute rien et se contente de ce qu'il a fait la veille, Hachem ne lui ajoute pas de forces. La Guemara enseigne (Berakhot 40a) : « Hachem ne se comporte pas comme les êtres de chair et de sang. Dans le monde matériel, un ustensile vide peut recevoir un contenu, un ustensile plein ne le peut pas. Mais pour Hachem il n'en va pas ainsi, ce qui est plein peut recevoir, mais ce qui est vide ne peut pas recevoir. Ainsi qu'il est dit (Chemot 15, 26) : « Si vous écoutez vraiment (chamoa tichmeou) » – si vous écoutez (chamoa), vous écouterez (tichmeou), sinon vous n'écoutez pas. Autre explication : si vous écoutez (chamoa) auparavant, vous écouterez (tichmeou) de nouveau, mais si vous détournez votre attention vous n'entendrez plus rien. »

Il n'y a de bon que la Torah

Nous apprenons donc que D. n'ajoute qu'à celui qui a lui-même ajouté. Les Sages ont dit (Berakhot 55a) : Le Saint béni soit-Il ne donne la sagesse qu'à celui qui a de la sagesse. Et quand l'homme ajoute – Hachem lui ajoute aussi, en quoi faisant ? Il élargit le cœur de l'homme pour qu'il puisse recevoir davantage, comme l'a dit le roi David (Téhilim 119, 45) : « Ainsi je circulerai bien au large ». Les Sages ont dit (Avot 6, 1) : Quiconque étudie la Torah de façon désintéressée devient comme une source jaillissante et comme un fleuve qu'on ne peut arrêter. Il n'y a pas de meilleur moyen d'étudier la Torah de façon désintéressée que d'ajouter chaque jour à ce qu'on a fait la veille. Il est également dit (Avot 6, 2) : « Quiconque étudie continuellement la Torah s'élève dans le service de Hachem. »

Par ailleurs, le roi David a dit (Téhilim 33, 9) : « Goûtez et voyez que Hachem est bon. » Or il n'y a de bon que la Torah (Berakhot 5a). Les paroles de Torah sont comparées à un goût, quand l'homme aime un certain goût, il en veut de plus en plus, de même les paroles de la Torah, tant qu'on les goûte et les étudie, l'âme y aspire de plus en plus.

Ailleurs, le roi David compare l'étude de la Torah à un plat, et il dit (Téhilim 40, 9) « Ta Torah est dans mes entrailles » – de même que les entrailles, tant que l'homme y met des aliments et des boissons, continuent à s'élargir et en demandent de plus en plus, tant que l'homme goûte les paroles de Torah et les apprécie, il veut en ajouter de plus en plus, au point que Hachem élargit sa capacité de contenir afin qu'il puisse en recevoir de plus en plus. Seul un ustensile totalement plein peut recevoir davantage, car Hachem élargit son cœur et sa capacité d'absorber.

TES YEUX VERRONT TES MAITRES

RABBI CHELOMO PINTO

Le tsadik et kabbaliste Rabbi Chelomo Pinto, que son mérite nous protège, avait épousé la sœur de Rabbi Khalifa Malka zatsal de Tétouan, qui était connu comme quelqu'un de très riche. Les deux hommes, Rabbi Khalifa et Rabbi Chelomo, faisaient du commerce et voyaient la bénédiction et la réussite dans tout ce qu'ils entreprenaient. Il faut ajouter que leur grande richesse ne les aveuglait pas, et qu'ils avaient toujours présent à l'esprit l'enseignement de Rabbi Amnon de Mayence « l'homme a son début dans la poussière et sa fin dans la poussière ». Ils consacraient tout leur temps libre à la Torah et au service de Hachem.

Pendant que leurs employés s'occupaient du commerce et achetaient et vendaient pour eux, les deux beaux-frères étudiaient la sagesse et le Talmud. Leur étude était parfois dérangée par des ouvriers qui venaient leur demander des conseils nécessaires et qui entraient avec des questions urgentes qui ne pouvaient souffrir aucun délai, mais une fois cet intermède terminé, les deux revenaient immédiatement au monde de la Torah.

Les deux beaux-frères passaient la plus grande partie de la journée ensemble, portant talit et tefilin, et ils étudiaient ensemble. Une bonne partie de la journée était consacrée à la halakha, en rapport avec des questions qui leur étaient adressées.

La qualité de l'humilité

On peut apprendre combien la qualité de l'humilité était ancrée en Rabbi Chelomo du fait que dans les réponses qu'il envoyait en diaspora, il exigeait de son beau-frère Rabbi Khalifa de ne pas signer leurs deux noms. La raison se trouvait dans le fait que Rabbi Chelomo voyait en ce beau-frère un ange de D., et il était à ses yeux trop grand et honorable pour qu'il puisse signer une décision halakhique avec lui.

L'étude en commun se prolongeait même pendant leurs voyages à l'étranger, qui s'imposaient pour les besoins de leur commerce. Ils avaient des bateaux qui transportaient des charges et de la marchandise entre le Maroc et l'Espagne et le Portugal. A un certain stade, Rabbi Chelomo Pinto fit déménager sa famille et suivit son beau-frère à Agadir, où il s'installa. Mais il n'eut pas de chance à Agadir. Une tragédie lui arriva, son épouse mourut dans sa jeunesse, et ils n'avaient pas d'enfants.

C'est pourquoi il quitta de nouveau Agadir pour al-

ler à Marrakech, où il épousa en secondes nocces une femme de la famille Benvenisti. Ensuite, il retourna à Agadir, où sa maison se remplit de lumière et de joie, sous la forme du fils qui lui naquit, qui fut appelé 'Haïm, et qui est le gaon, kabbaliste et tsadik Rabbi 'Haïm Pinto le grand, que son mérite nous protège.

Quelles fautes as-tu commises aujourd'hui ?

Le tsadik et kabbaliste Rabbi Chelomo Pinto eut dix fils, qui étudièrent la Torah jour et nuit. On raconte qu'une nuit après avoir étudié à la yéchivah, l'un des fils rentra à la maison de Rabbi Chelomo et suspendit son habit dans l'entrée.

Au bout d'un court instant, un juif pauvre qui habitait le quartier et qui n'avait pas de quoi faire vivre sa famille, pas même de pain à donner à ses enfants, rentra dans la maison. Il prit l'habit du fils du Rav et partit le vendre. Avec l'argent qu'il en reçut, il acheta des provisions pour donner à dîner à sa famille.

Au milieu de la nuit, il fut pris de terribles maux de ventre, que rien n'arrivait à calmer, aucun médicament ne réussissait à l'aider. Sa femme, qui voyait sa douleur, lui demanda : Quelles fautes as-tu commises aujourd'hui ? Il répondit : J'ai pris l'habit du fils du Rav et je l'ai vendu à Untel pour avoir l'argent nécessaire à vous apporter à manger. A la première lueur du jour, la femme se leva immédiatement, prit un objet de la maison et courut chez l'acheteur, elle lui donna l'objet et lui reprit l'habit du fils du Rav.

Ce matin-là, le fils de Rabbi Chelomo s'éveilla et s'apprêta à partir à la prière du matin. Il s'approcha du vestiaire, mais à sa grande surprise n'y trouva pas son habit. Il alla dire à son père : « Mon habit a disparu, comment est-ce que je peux aller à la synagogue comme cela ? » Son père le tsadik lui répondit : « Ne t'inquiète pas, mon fils ! Celui qui t'a pris ton habit va te le rendre immédiatement. »

Ils étaient encore en train de parler quand on entendit frapper à la porte. Sur le seuil se tenait la femme du pauvre, avec l'habit à la main, et d'une voix suppliante elle demanda au Rav : « Le Rav sait que mon mari est extrêmement pauvre, et il a volé l'habit. Maintenant il est couché à la maison avec de terribles maux de ventre, à moitié mort. Je vous en supplie, priez pour qu'il guérisse ! » Alors, Rabbi Chelomo lui répondit : « Rentrez chez vous, votre mari est déjà en bonne santé. »

A PROPOS DE LA PARACHA

IL N'Y A PAS DE PAUVRETÉ LÀ OÙ IL Y A LA RICHESSE

« *Les matériaux suffirent et au-delà pour l'exécution de tout l'ouvrage* » (Chemot 36, 7).

Dans le Sanctuaire et le Temple, nous trouvons beaucoup d'endroits et de sujets extraordinaires selon le principe halakhique de « Il n'y a pas de pauvreté là où il y a la richesse ». La signification de ce principe est que dans le Sanctuaire et le Temple, toutes les actions des cohanim et des autres personnes qui s'occupent du service sacré se faisaient dans l'abondance, on ne faisait rien avec parcimonie, tout cela à cause de l'honneur dû au Temple. Dans le traité Chabat (102b), la Guemara examine la source de l'interdiction de construire quoi que ce soit le Chabat. Abayé dit : « Car un pauvre se fait un petit trépied pour poser dessus une petite marmite, or en ce qui concerne le Sanctuaire, on faisait cuire les ingrédients pour peindre les tentures et s'il manquait un peu à ce qui était nécessaire », et Rachi explique que quand on mettait peu de teinture et qu'il en manquait, si bien qu'il fallait recommencer à faire cuire des ingrédients pour en ajouter un peu, on faisait un petit trépied pour y mettre un petit récipient. Rav A'ha bar Yitz'hak dit : « Il n'y a pas de pauvreté là où il y a la richesse », et Rachi explique : On ne faisait rien en petit, mais tout était dès le début tout à fait suffisant.

C'est pourquoi les cohanim faisaient boire la bête du sacrifice quotidien avant de l'égorger, pour qu'il soit plus facile de l'écorcher, dans une coupe en or. Car « il n'y a pas de pauvreté là où il y a la richesse ».

Il est également dit dans la Guemara traité Tamid (31b) que les tables du pain de proposition dans le Temple étaient faites de marbre. La Guemara objecte : Etant donné qu'il n'y a pas de pauvreté là où il y a la richesse, pourquoi les faire en marbre, plutôt qu'en argent ou en or ?

Elle répond qu'en vérité, à cause de « il n'y a pas de pauvreté là où il y a la richesse », les tables auraient dû être faites en argent ou en or, mais la nature de l'argent est de chauffer et de propager la chaleur, alors le pain de proposition risquerait de s'abîmer, ce qui ne conviendrait pas à l'honneur du Temple. C'est pourquoi on ne faisait pas les tables sur lesquelles on posait le pain de proposition en argent ou en or.

Le principe selon lequel il n'y a pas de pauvreté là où il y a la richesse n'est valable qu'a priori, mais a posteriori cela ne rend pas la chose invalide. C'est pourquoi il y a une halakha selon laquelle si le cohen a recueilli le sang des sacrifices dans un ustensile qui a été cassé et réparé, cela ne rend pas les sacrifices invalides, et en cas de nécessité il est permis même a priori de réparer un ustensile du service qui s'est cassé, pour un usage provisoire, si l'on n'en a pas d'autre. (« Iritot Chelomo » sur le halakhot des ustensiles du Temple).

En réalité, ce principe de « il n'y a pas de pauvreté là où il y a la richesse » semble contredire les paroles des Sages selon lesquelles « la Torah veille à l'argent des bnei Israël ». A cause de ce principe-là, le tronc qui se trouvait dans le Temple était fait en bois, et pour la même raison on faisait le pain de proposition avec du blé, contrairement aux autres offrandes qui étaient faites de fine fleur de farine, et il y a quelques autres exemples dans lesquels on réduisait les dépenses financières à cause du principe selon lequel la Torah veille à l'argent des bnei Israël.

Effectivement, écrit l'auteur de « Tiféret Israël », cela dépend de l'appréciation des Sages dans un sens ou dans l'autre – dépenser largement ou peu. Rabbi Eliezer de Lekles zatsal, dans ses Responsa « Techouva MeAhava », examine avec une grande expertise un ensemble de problèmes qui s'opposent l'un à l'autre, et ce qui décide dans l'opinion de nos Sages pour qu'ils tranchent dans un sens ou dans un autre. Il se tourne vers son Rav, Rabbi Ye'hezkel Landau zatsal, auteur de « Noda Biyhouda », pour une explication.

Le « Noda Biyhouda » prend grand soin au début de s'émerveiller de la compétence de son élève, ensuite il donne un principe de base dans ce domaine : Toute chose qui se fait obligatoirement avec un ustensile sacré du Temple, on dit à son propos « il n'y a pas de pauvreté là où il y a la richesse ». Il y a un autre principe : l'argent ne s'appelle pas « pauvreté », c'est pourquoi même à propos des ustensiles sacrés on dit « la Torah veille à l'argent des bnei Israël », et on les fait en argent partout où l'Écriture n'ordonne pas de les faire en or. C'est pourquoi le Rambam estime qu'on ne lave pas les vêtements des cohanim qui se sont salis, mais par ailleurs on faisait le tronc en bois, car la Torah veille sur l'argent des bnei Israël, or le tronc est quelque chose de profane et il n'y a pas lieu de dire à son propos « il n'y a pas de pauvreté là où il y a la richesse ».

C'est la raison pour laquelle pour les pains de proposition on achetait du blé, car la Torah veille sur l'argent des bnei Israël, et au moment où l'on achète le blé, il ne comporte pas de « sainteté du corps » mais uniquement une « sainteté de l'argent ». Quand le blé reçoit la « sainteté du corps », il est déjà devenu de la fine fleur de farine. Il en va de même en ce qui concerne les trompettes qui se trouvaient dans le Temple, qui étaient faites en argent et non en or, parce que « l'argent » ne s'appelle pas « pauvreté », sans compter que les trompettes ne sont pas un « ustensile sacré ». par ailleurs, les ustensiles sacrés nommément désignés, on ne les répare pas, parce qu'à leur propos il est dit « il n'y a pas de pauvreté là où il y a la richesse ».

HISTOIRE VECUE

Le Chabat il n'y a pas lieu de crier, et la guérison est proche

« Le septième jour sera pour vous saint, un chômage absolu » (Chemot 35, 2)

Un jour, des juifs arrivèrent brisés chez le 'hakham Yéhouda Asslan zatsal, avec une histoire terrible. Leur fille, qui était très douée, avait tout à coup perdu la raison et s'était mise à se comporter comme une folle...

Cela causait à la famille une immense douleur, et tous les efforts pour trouver des médecins ou des psychiatres compétents n'avaient rien donné.

Le 'hakham Yéhouda Asslan ordonna qu'on fasse entrer la jeune fille chez lui. Pendant que son visage se tordait en grimaces bizarres et que des cris étranges s'échappaient de sa gorge, le gaon s'adressa à elle et dit : « Prends-tu sur toi d'observer désormais le Chabat comme il convient ? »

Les yeux des parents s'interrogeaient pour voir si leur fille allait réagir à ses paroles. Le visage de la fille devint grave et elle hocha la tête en signe d'assentiment. Alors se passa une chose étonnante, qui laissa une profonde impression sur ceux qui étaient présents pendant de longues années. Le 'hakham Yéhouda Asslan ouvrit la bouche et ses lèvres murmurèrent une demande et une supplication à D. d'envoyer à la jeune fille une guérison totale, la guérison de l'âme et la guérison du corps.

Pendant qu'il était en train de prier, les assistants sentirent qu'un véritable changement se produisait chez la jeune fille. Et quand il termina sa prière, elle était saine de corps et d'esprit.

Les parents de la jeune fille se jetèrent à ses pieds pour lui exprimer leur profonde reconnaissance d'avoir sauvé leur fille. Mais le 'hakham Asslan, dans sa véritable humilité, repoussa les éloges qu'on lui adressait, et avertit de nouveau que c'était uniquement pas le mérite de l'observance du Chabat que leur fille resterait en bonne santé...

À LA SOURCE

« Pendant six jours tu travailleras et le septième jour sera pour vous saint » (38, 2).

Quelqu'un qui consacre le jour du Chabat à l'étude de la Torah, et qui même pendant les jours de la semaine souffre de ne pas avoir le temps d'étudier et attend avec impatience le jour du Chabat, le livre « Cha'arei HaKodech » dit de lui au nom des livres sacrés que cette personne, non seulement aime le jour du Chabat et sa récompense est grande, mais elle élève à la sainteté tous les jours de la semaine et reçoit une récompense comme si elle avait étudié pendant toute la semaine...

C'est le sens direct du Midrach : « Si quelqu'un voulait faire une mitsva et en a été empêché, l'Écriture le lui compte comme s'il l'avait faite. » L'inverse est également vrai ! Si au moment où l'on avait le temps d'étudier, par exemple le jour du Chabat, on n'a pas utilisé ce temps pour étudier la Torah, non seulement on est puni pour ces moments-là, mais également pour les moments où on n'avait pas le temps d'étudier, car même quand on en avait le temps, on ne l'a pas fait...

« Puis tous les hommes au cœur élevé, aux sentiments généreux, apportèrent » (35, 21).

Le 'Hida, dans « Na'hal Kedoumim », fait la remarque suivante :

En général, entre les « sentiments généreux » et le fait d'apporter, la situation se modifie. Au début, on est impressionné par un sermon qui remue le cœur, le public s'échauffe et chacun décide en lui-même de faire une offrande généreuse, mais ensuite, quand la première impression est passée et qu'on en arrive à la poche, beaucoup se refroidissent de leur enthousiasme et se rendent quittes avec quelques sous, ou regrettent et ne donnent rien du tout.

C'est pourquoi la Torah vient nous raconter la grandeur des bnei Israël, en disant qu'il n'en a pas été ainsi pour la construction du Sanctuaire ; dans tous les six cent mille hommes, il ne s'en est pas trouvé un seul qui ait donné moins que ce qu'il avait décidé en son cœur immédiatement quand il avait entendu les paroles de Moché, personne n'a regretté. Tout ce qu'ils avaient décidé de donner, ils l'ont apporté.

« Toutes les femmes sages de cœur filèrent de leurs mains » (35, 25).

Qu'est-ce que cela change si les femmes ont filé elles-mêmes ou non ?

On peut le comprendre par les paroles de l'auteur de « Tseida Ladérekh », qui sont un peu d'actualité :

« Il y a des gens qui achètent un vêtement tout prêt et le donnent en tzedaka, et il y en a qui comprennent la grandeur de la récompense de la mitsva, et s'efforcent de faire le vêtement de leurs propres mains. Ils reçoivent ainsi une grande récompense. »

« C'est ce que dit le verset « toutes les femmes de cœur

filèrent de leurs mains », une femme pleine de sagesse, qui connaît la récompense de la mitsva et la valeur du travail dans l'accomplissement des mitsvot, filait de ses mains et apportait le fil au Sanctuaire, elle ne l'achetait pas tout prêt pour l'apporter. »

« Les cent kikars d'argent servirent à fondre les socles du Sanctuaire » (38, 27).

Les socles du Sanctuaire, ceux sur lesquels reposait le Sanctuaire. Ils ont été faits avec les cent kikars qui avaient été donnés par la communauté d'Israël pour la construction du Sanctuaire. Ceci, écrit le 'Hafets 'Haïm, parce que le Saint béni soit-Il voulait que tout Israël ait une part dans les socles sur lesquels reposait le Sanctuaire.

Le 'Hafets 'Haïm apprend de là une leçon quant à l'étude de la Torah et ceux qui la soutiennent. Ils ressemblent au Sanctuaire et aux socles. Les deux contribuent à l'existence du monde, et les deux y sont associés.

Mais le mauvais penchant s'efforce tant qu'il peut de détourner de l'étude de la Torah, ou de soutenir ceux qui étudient. Quand il voit que ceux qui étudient ne l'écoutent pas, il se tourne vers ceux qui les soutiennent.

Là, le mauvais penchant réussit à les affaiblir, parce qu'ils ne connaissent pas la grandeur du devoir de soutenir la Torah.

À LA LUMIÈRE DE LA PARACHA

L'étude n'est pas l'essentiel

Les Sages ont dit (Tan'houma Pekoudei 11) : comme Moché n'a fait aucun des travaux du Sanctuaire, le Saint béni soit-Il lui a laissé le soin de l'ériger. C'est surprenant, car tous les travaux du Sanctuaire passaient par les ordres de Moché, alors que signifie qu'il « n'a fait aucun des travaux du Sanctuaire » ?

On apprend de là ce que nos Sages ont dit (Avot 1, 17) : « Ce n'est pas l'étude qui est l'essentiel mais les actions », et bien qu'il ait donné des instructions à Betsalel et aux Sages sur la façon de construire le Sanctuaire et les ustensiles sacrés, comme il n'y avait pas lui-même participé en actes, l'Écriture le lui compte comme s'il n'avait rien fait. Il ne lui restait pas d'autre action à accomplir que d'ériger le Sanctuaire, car cela venait terminer le travail, et les Sages enseignent (Tan'houma Ekev 6) : « Qui-conque commence une mitsva, si quelqu'un vient ensuite et la termine, elle porte le nom de celui qui l'a terminée ». Comme D. voulait que le Sanctuaire porte le nom de Moché, Il lui a laissé le soin de l'ériger.

C'est pourquoi le Saint béni soit-Il lui a permis à lui de l'ériger, et Betsalel et Oholiav ne pouvaient pas le faire, car Moché s'y était entièrement consacré. La mitsva porte donc son nom. De même, nous trouvons qu'il est dit à propos du Temple (Téhilim 30, 1) « Psaume avec accompagnement musical sur l'inauguration du Temple de David », et les Sages ont dit (Mekhilta Chira 1) : Est-ce donc David qui l'a construit ? C'est son fils Chelomo ! Ainsi qu'il est écrit (I Melakhim 6, 14) « Chelomo construisit le Temple ». Alors que signifie « de David » ? C'est que comme David s'est entièrement dévoué à sa construction, il porte son nom.